

## **Erckmann-Chatrian : « deux plumes jumelles » ? Heurs et malheurs de l'écriture en collaboration**

**Noëlle BENHAMOU**

*Université de Picardie Jules Verne*

noelle.benhamou@u-picardie.fr

<https://orcid.org/0000-0001-7854-409X>

### **Resumen**

Erckmann y Chatrian colaboraron de 1847 a 1887 y escribieron colecciones de cuentos, novelas y obras de teatro bajo un doble nombre. Los periodistas pensaban que se trataba de un solo autor, mientras que Pierre Larousse los llamaba «los dos escritores gemelos» y «los hermanos siameses de la literatura contemporánea». Pero esta empresa literaria a cuatro manos llegó a su fin cuando Chatrian le confesó a Erckmann que estaba pagando a *negros* por adaptaciones teatrales en nombre de su colega y amigo. El recurso a colaboradores ajenos al dúo puso fin a una amistad y a un sistema que habían funcionado durante cuarenta años. Su rotunda separación llevó a un juicio para determinar cuál de los dos tenía realmente la pluma.

**Palabras clave:** Erckmann-Chatrian, escritura colaborativa, historia de la literatura.

### **Résumé**

Erckmann et Chatrian ont collaboré de 1847 à 1887 et ont signé d'un double nom recueils de contes, romans et pièces de théâtre. Les journalistes croyaient avoir affaire à un seul auteur, tandis que Pierre Larousse les nomma « les deux plumes jumelles » et « les frères siamois de la littérature contemporaine ». Mais cette entreprise littéraire à quatre mains prit fin lorsque Chatrian avoua à Erckmann qu'il payait des nègres pour les adaptations théâtrales sur la part de son collègue et ami. Le recours à des collaborateurs extérieurs au duo a mis fin à une amitié et à un système qui avaient fonctionné pendant quarante ans. Leur séparation retentissante donna lieu à un procès pour déterminer qui tenait vraiment la plume.

**Mots-clés :** Erckmann-Chatrian, écriture collaborative, histoire littéraire.

### **Abstract**

Erckmann and Chatrian collaborated from 1847 to 1887 and wrote collections of short stories, novels, and plays under a dual name. Journalists thought they were a single au-

---

\* Artículo recibido el 9/07/2024, aceptado el 20/11/2024.

thor, while Pierre Larousse called them «the twin writers» and «the Siamese brothers of contemporary literature». But this four-handed literary enterprise came to an end when Chatrian confessed to Erckmann that he was paying ghostwriters for theatrical adaptations on behalf of his colleague and friend. The use of collaborators from outside the duo put an end to a friendship and a system that had worked for forty years. Their resounding separation led to a trial to determine who really had the pen.

**Keywords:** Erckmann-Chatrian, collaborative writing, literary history.

## 1. Introduction

L'écriture en collaboration a toujours provoqué de vives réactions comme le soulignent Michel Lafon et Benoît Peeters (2006) qui s'intéressent essentiellement au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour les uns, il s'agit d'une pratique littéraire occulte puisque les collaborateurs sont généralement cachés, voire invisibles. Pour d'autres, elle est totalement scandaleuse étant donné que tous les co-auteurs n'apparaissent pas sur la couverture de l'œuvre. Ainsi, les critiques donnent en exemple le travail d'Auguste Maquet au côté d'Alexandre Dumas, ou pour le théâtre des collaborateurs de Labiche et de Feydeau. Lorsqu'il est question au XIX<sup>e</sup> siècle d'écriture en collaboration assumée, deux autres noms viennent aussitôt à l'esprit : les Goncourt et Erckmann-Chatrian. Les premiers, frères de sang, écrivirent à quatre mains leur journal et des romans. Ils glanèrent des informations dans les salons et s'appuyèrent sur le document humain pour rédiger leurs œuvres fictionnelles. Ils virent leur collaboration s'achever avec la mort du cadet, Jules, en 1870. Les seconds intriguent d'autant plus qu'ils n'ont aucun lien de parenté mais qu'ils collaborèrent durant quarante ans environ, de 1847 à 1887, et laissèrent des récits, nouvelles et romans, et des pièces de théâtre adaptées de leurs œuvres. Ce sont les heurs et malheurs de cette collaboration que nous nous proposons d'évoquer en rappelant tout d'abord la vie des deux Lorrains jusqu'à leur première rencontre et les circonstances de leur association, puis d'étudier le système d'écriture de ceux que Larousse surnomma « les frères siamois de la littérature contemporaine ». Enfin, nous analyserons la brouille qui mena à leur séparation définitive en 1887.

## 2. La rencontre et l'association de deux Lorrains

Les vies d'Émile Erckmann et d'Alexandre Chatrian sont plutôt bien connues depuis les travaux pionniers de Louis Schoumacker (1933) et, plus proches de nous, de l'historien Jean-Pierre Rioux (1989)<sup>1</sup>. Émile Erckmann, né en 1822 à Phalsbourg, est le fils d'un relieur et papetier protestant, Philippe Erckmann, originaire de Suisse, et d'une Alsacienne, Juliana Weiss, dont la famille habite la Petite Pierre. Dernier de cinq

<sup>1</sup> On doit aussi rendre hommage au travail de Paul Kittel, président de l'association Sauvegarde du Patrimoine de Phalsbourg, auquel on doit la brochure *Émile Erckmann (1822-1899). Écrivain et citoyen* (2000).

enfants, il est souvent gardé par le Capitaine Florentin et sa femme, qui reçoivent des « grognards », soldats de la vieille garde sous Napoléon I<sup>er</sup>, et qui deviendront des personnages de ses récits. Émile est donc bercé par les souvenirs des soldats de l'Empire qui seront une source de ses écrits. Il souffre beaucoup de la disparition de sa mère survenue alors qu'il n'a que dix ans. Il devient alors interne au collège de Phalsbourg où il fait la connaissance de M. Perrot, professeur qui change sa vie. Il le fera apparaître lui aussi dans son œuvre sous le trait de Nicolas Poirier, professeur de rhétorique et de philosophie au collège de Sainte-Suzanne dans *Le Grand-Père Lebigre* (1880) et *La Vision de M. Nicolas Poirier* (1880). Enfant réservé et quelque peu solitaire, Émile prépare le baccalauréat à Nancy et devient bachelier en 1841. En 1842, il va faire son droit à Paris et loge chez le libraire Froment Pernet, qui apparaît sous les traits du héros de *Le Grand-Père Lebigre*. L'année suivante, il publie une brochure engagée, *Du recrutement militaire* (1843), qui critique la conscription, le système du tirage au sort et des remplaçants. En 1845, ayant échoué à sa troisième année de droit et atteint de la fièvre typhoïde, il rentre à Phalsbourg.

Alexandre Chatrian, né en 1826 à Grand Soldat, est l'avant-dernier des douze enfants de Jean-Baptiste Chatrian, maître-verrier originaire du Val d'Aoste, et de Marie-Anne Restignat. La famille paternelle est établie dans la région depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Passionné de lecture, Alexandre étudie d'abord auprès de l'abbé Thony à Dabo. Comme Erckmann, il écoute les récits des soldats de la Révolution et de l'Empire. De 1842 à 1844, il est élève en « classe industrielle » au collège de Phalsbourg. En 1843, la verrerie dont son père est le principal actionnaire fait faillite. Alexandre part en Belgique, où il se fait embaucher comme comptable et contremaître dans une verrerie. Licencié, il retourne à Phalsbourg en 1847, où il sollicite un emploi auprès de son ancien professeur M. Perrot. Il obtient un poste de maître d'études au collège de Phalsbourg. Ses années d'enseignement inspireront au duo *Histoire d'un sous-maître* (1871) et *Les Années de collège de Maître Nablou* (1874).

Cette année 1847 voit donc la rencontre de deux jeunes Lorrains, que tout oppose, leur physique – l'un est grand et mince, blond ; l'autre petit et râblé, aux cheveux aile de corbeau –, comme leur caractère – l'un est rêveur, timide et cultivé ; l'autre a de l'aplomb, est bavard et a les pieds sur terre –, mais qui sont tous deux férus de littérature. Leur professeur de rhétorique et de philosophie, M. Perrot, les a réunis pour qu'ils s'épaulent l'un l'autre afin d'atteindre leur rêve de gloire littéraire. Il aurait dit à ce propos : « Quand Chatrian écrivait quelque chose, il venait me demander mon avis. En même temps, il y avait ici un autre jeune homme, qui venait me consulter : c'était Émile Erckmann. J'ai vu ce qui manquait à l'un et à l'autre ; je leur ai conseillé de s'associer. C'est ce qu'ils ont fait » (Schoumacker, 1933 : 45).

Les oppositions de leurs caractères vont devenir des atouts pour le duo, formant une certaine complémentarité. Seul, Émile Erckmann, que ses proches ont surnommé « le Braque », le fou, n'aurait pas eu le courage de continuer et de faire connaître son

œuvre. Les deux jeunes gens ont besoin d'échanger leurs idées et de discuter de leurs œuvres respectives. Émile rédige des contes, tandis qu'Alexandre compose des poèmes et des pièces de théâtre qu'il envoie à ses frères avec pour ordre de les détruire. En 1847, Alexandre écrit à ses frères : « J'ai fait la connaissance d'un jeune homme de talent qui vit retiré d'une façon indépendante. On le regarde comme un fou. Je ne vois en lui qu'un homme d'un grand esprit. Bref, nous sommes liés et nos relations sont très fréquentes » (Schoumacker, 1933 : 45). Son drame en quatre actes *Les Montagnards des Vosges* qu'il espérait voir joué en Belgique sert de base aux deux amis pour *Georges ou le chasseur des ruines*, drame en cinq actes et deux tableaux, publié en 1848 à Saint-Nicolas-de-Port et étrangement signé Émile Erckmann et Pierre Chatrian. Ils avaient présenté cette pièce au Théâtre de la Gaîté puis à L'Ambigu Comique. Mais elle ne sera pas jouée car Erckmann refuse de porter des corrections à son manuscrit comme le lui demandait le directeur du théâtre.

En 1849, Alexandre Chatrian fait paraître dans le journal *Le Démocrate du Rhin* un conte, *Malédiction*, tiré de son roman *Karl-Maria*, tandis qu'y paraît également le conte « Vin rouge, vin blanc » qu'Émile avait écrit sous le titre *Les Deux Crânes*. Les deux récits sont signés Émile Erckmann-Chatrian, c'est-à-dire la réunion de leurs deux patronymes. Les écrits communs paraissent sous cette double signature. Ainsi le recueil *Histoires et contes fantastiques*, le récit *Science et Génie* et le drame *L'Alsace en 1814* paraissent chez Silbermann à Strasbourg en 1850. Cette dernière pièce est, elle aussi, tirée des *Montagnards des Vosges*, que Chatrian avait écrite. *L'Alsace en 1814* est représentée sur le Théâtre de Strasbourg le 20 janvier 1850 mais la pièce est interdite par le préfet car un spectateur a crié « Vivent les rouges ! » dans la salle.

On voit donc combien les deux auteurs remanient leurs œuvres de jeunesse pour essayer de percer dans le milieu littéraire, ils changent le titre et réécrivent l'œuvre avant de la publier sous la signature Émile Erckmann-Chatrian. La genèse des premières œuvres est instructive et montre combien les deux hommes font feu de tout bois pour publier. Émile Erckmann et Alexandre Chatrian se retrouvent en fin d'après-midi pour évoquer les écrits d'Émile : « Chatrian arrivait le soir vers cinq heures. Je lui lisais mes élucubrations philosophiques ou dramatiques et je me souviens qu'il me disait : je donnerais ma main gauche pour qu'un de ces drames fût représenté à Paris. Son enthousiasme me gagnait » (Kittel, 2000 : 10). À Paris, les deux compères conserveront ce système.

Émile est alors à Paris et Alexandre à Phalsbourg. Les événements de 1848 vont inverser la situation des deux hommes. En février 1848, Émile est secrétaire d'un « Club de la Sorbonne » et il est contraint de retourner à Phalsbourg car son père lui a coupé les vivres. Il y crée un club avec Chatrian et collabore au *Républicain alsacien*, journal qui sombre le 31 août. Mais Alexandre perd son emploi au collège de Phalsbourg en 1850 et quitte la Lorraine pour Paris, où il accepte de devenir le collaborateur

d'Émile, qui l'installe dans la capitale et lui verse une pension. À charge pour Chatrian de rendre célèbre le nom d'Erckmann-Chatrian.

Signalons cependant que la situation de Chatrian à Paris est pour le moins étrange et paradoxale car il est censé répondre à un cahier des charges laissé par Erckmann à la veille de son départ pour la capitale :

- 1°) Écrire des pièces pour les acteurs, c'est-à-dire se créer des intelligences dans la place.
- 2°) Aborder le drame autant que possible et ne faire du vaudeville que comme pis-aller.
- 3°) Tâter le terrain de l'école du Bon Sens. Voir si l'on ne pourrait convertir quelque influence au réalisme.
- 4°) Manœuvrer de façon à faire passer deux pièces coup sur coup<sup>2</sup> (Schoumacker, 1933 : 75).

Mais Chatrian se fait passer pour Émile Erckmann dans les salons et les milieux littéraires parisiens qu'il fréquente assidument. En 1850, il écrit ainsi à son ami resté à Phalsbourg :

Il est bien définitivement entendu que je m'appelle Émile Erckmann. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Je m'appelle Erckmann ; Carré, Barbier, Beauplan et tous les autres collaborateurs ne me connaissent que sous le nom d'Erckmann. Question résolue, mon ami. J'ai signé *Georges et Valentine*, Émile Erckmann. Il n'y a plus à y revenir. D'ailleurs, c'est impossible, je ne puis changer<sup>3</sup> (Schoumacker, 1933 : 78, note 107).

Il n'est donc pas étonnant que les critiques tels Barbey d'Aurevilly et Zola parlent d'un seul écrivain respectivement en 1859 et 1865.

C'est encore la correspondance entre les deux amis, désormais associés, qui nous permet de mesurer le rôle de chacun dans ce duo plein d'ambition littéraire. Chatrian est censé placer les pièces de théâtre qu'écrit Erckmann depuis la Lorraine mais ne réussit pas à faire jouer ces vaudevilles pourtant dans l'air du temps. Mis en garde par les siens, Émile vient à Paris surprendre son ami et le prévient qu'il ne pourra pas l'entretenir au-delà de l'hiver 1851-1852. Il leur faudra donc réussir vite mais le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851 porte un coup d'arrêt à leur système de collaboration expérimentale qui aura duré deux ans. Alexandre, qui croit encore en une possible gloire littéraire, se décide à chercher un emploi qui lui permettra de poursuivre les démarches auprès des éditeurs et des journaux. Il fait donc jouer ses relations et écrit à ses frères :

En résumé, voilà la chose ; il me faut un emploi qui me prenne ma journée et qui, en échange, me donne de quoi vivre et de

<sup>2</sup> Lettre de Chatrian à ses frères, 14 octobre 1850.

<sup>3</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, s.d. [entre le 1<sup>er</sup> et le 25 janvier 1851].

quoi intervenir pour ma part dans la pension de nos vieux parents. Bref un emploi de douze cents francs.

Cet emploi obtenu, tout marche simplement : je travaille le jour pour vivre et le soir pour le théâtre, pour l'avenir. J'ai plus de force et de courage qu'il n'en faut pour accomplir cette double tâche. Béranger, Dumas, George Sand et bien d'autres ont commencé comme cela.

Erckmann a fait plus que sa part. Il est temps que je commence la mienne<sup>4</sup> (Schoumacker, 1933 : 85).

Il trouve une place dans les Bureaux des Chemins de fer de l'Est, comme il l'annonce en mars 1852 dans une lettre à Émile :

J'entre à l'administration du chemin de fer de Paris à Strasbourg aux appointements de 4 francs par jour, à raison d'un travail de 10 heures du matin à 5 heures du soir... Grâce à Dieu, me voilà donc casé... et je pourrai sans inconvénient mener de front le travail du pain et celui de l'avenir... Travaille donc sans appréhension<sup>5</sup> (Kittel, 2000 : 16).

Mais Erckmann est sur le point de trouver un autre collaborateur dans la personne d'Achille Toupié<sup>6</sup>, dramaturge qui cherche lui aussi à se faire un nom dans le métier et qu'il a connu à la faculté de droit. En 1852, il fait paraître un roman, *Schinderhannes ou les Brigands des Vosges*, au *Journal des faits* sous la seule signature Émile Erckmann. Ses velléités d'association avec Toupié ayant raté, il revient vers Alexandre mais pour une collaboration différente, où la littérature a peu sa place. Désormais, Erckmann écrit et Chatrian place leurs œuvres.

Erckmann, qui se sentait incapable d'écrire agréablement pour un vaste public, reconnaissait son inaptitude aux besognes d'ordre pratique que nécessitait le placement de ses manuscrits. Il se réservait, dans l'association, la composition des œuvres qu'il imaginerait à Phalsbourg. Quant à Chatrian, il s'installerait à Paris et n'aurait d'autre rôle, pour commencer, que de faire les démarches nécessaires à la publication des textes envoyés par son associé (Benoît-Guyod, 1963 : 72-73).

En avril 1854, Émile fait paraître toujours sous son seul nom « Lettre à une jeune femme blonde » dans *Le Figaro hebdomadaire*. Chatrian s'active pour faire publier des contes dans la presse. Les 19 et 20 février 1855, *Le Bourgmestre en bouteille* signé Émile Erckmann paraît dans *Le Mousquetaire* d'Alexandre Dumas. L'année suivante,

<sup>4</sup> Lettre de Chatrian à ses frères, s.d. [après le 2 décembre 1851, avant le 20 février 1852].

<sup>5</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, 1852.

<sup>6</sup> Achille Toupié-Béziers (1826-1909) connut un certain succès au Gymnase avec *Les Roses remontantes* (1877). Il était membre de la Société des auteurs dramatiques.

Chatrian imagine un subterfuge pour rééditer le conte en deux livraisons dans *L'Artiste*. Il fait croire que l'auteur, E. Erckmann, est un disciple d'Hoffmann et que le conte a été traduit de l'allemand par Pierre Chatrian. Voici la mention figurant en note :

Tous les Français connaissent Théodore Hoffmann, et cependant personne, jusqu'à ce jour, ne s'est préoccupé du continuateur de l'illustre écrivain. On croirait, à voir cette indifférence, que le conte fantastique est mort avec son créateur... Et cependant rien de plus faux. – L'Allemagne est, avant tout, la patrie du rêve, le paradis terrestre de la fantaisie. – Le fantastique s'y trouve à l'état de souvenir et de croyance. – Il vit dans le passé par la légende, dans le présent par l'enthousiasme philosophique. – Hoffmann a donc tout un peuple de continuateurs.

Ce conte est une des productions les plus récentes de la jeune littérature d'outre-Rhin. Écrit dans le genre du maître, il caractérise cependant la tendance philosophique des élèves

P.[ierre] C.[hatrian] (Erckmann, 1856 : 243).

On peut considérer que cette publication, co-signée en un certain sens, marque le début de la véritable collaboration littéraire. D'autres contes suivront signés Émile Erckmann-Chatrian, mais c'est la publication en feuilleton de *L'Illustre Docteur Mathéus* dans *La Revue de Paris* en 1857, puis du volume en 1859, qui scelle le destin du duo.

### 3. « Les frères siamois de la littérature contemporaine » (Larousse)

C'est finalement en 1860 qu'Émile Erckmann et Alexandre Chatrian percent dans le milieu littéraire parisien où *L'Illustre Docteur Mathéus* se vend très bien à la Librairie nouvelle. Treize ans après leur première rencontre, les deux hommes touchent enfin leur rêve de gloire. Suite à la publication des *Contes fantastiques* chez Hachette et alors que les *Contes de la Montagne* sont sous presse chez Michel Lévy, collection Hetzel, Chatrian demande à son comparse d'abandonner le conte au profit du roman : « Les volumes de contes se vendent généralement très peu. Le public les considère comme des ouvrages faits de pièces et de morceaux et les éditeurs qui connaissent le goût du public, ne les publient qu'en rechignant... Les libraires vendent trois fois plus de *Mathéus* que de *Contes*<sup>7</sup> » (Schoumacker, 1933 : 106). Cette intelligence commerciale sera suivie d'autres intuitions, comme si Chatrian savait prendre la mesure de l'air du temps et des attentes du lectorat. Cette même année 1860, il fait encore preuve d'ingéniosité en réussissant à placer *Hugues-le-Loup* en feuilleton dans le rez-de-chaussée du journal *Le Constitutionnel*.

<sup>7</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, août 1860.

Le petit roman ou la longue nouvelle avait été accepté par *Le Moniteur universel* sous son premier titre, *La Tour de Hugues*<sup>8</sup>, dès octobre 1858. Mais la date de publication avait été sans cesse différée au profit d'auteurs à succès selon Chatrian : « Notre ami About et le réaliste Champfleury vont nous passer sur le dos »<sup>9</sup> (Schoumacker, 1933 : 102). Finalement, le directeur du journal officiel du régime impérial refuse de publier une œuvre qu'il juge hostile au gouvernement<sup>10</sup>. Chatrian a pourtant foi en leur talent commun et écrit à son ami qui doute de leur succès à venir : « Dans deux ans d'ici, nous aurons enfoncé les réalistes, les fantaisistes et toute la classe de l'École Normale, à commencer par l'ami About<sup>11</sup> » (Schoumacker, 1933 : 106). Émile Erckmann propose alors à son camarade de remanier l'œuvre pour la proposer ailleurs. Mais Chatrian répond par la négative :

Je m'en charge, ne t'en inquiète pas. Cet ouvrage vaut mieux que tu ne penses. Il a de la vigueur, du coloris, de l'intérêt. *Mathéus* lui est supérieur, cela ne fait pas le moindre doute, mais *Mathéus* est une œuvre d'art qui ne peut être appréciée que par les délicats et par les hommes du métier. Le gros public, celui qui fait nombre et qui achète, n'y trouve pas les émotions auxquelles trente années de romantisme l'ont habitué et ce public-là trouvera la *Tour de Hugues* fort à son goût. J'en ai la certitude<sup>12</sup> (Schoumacker, 1933 : 102).

Le 11 mai 1859, Chatrian annonce à Erckmann qu'il a placé le roman au *Constitutionnel*. Il ne commencera à paraître qu'à partir du 17 janvier 1860 par l'entremise de Nathan Sichel, ami d'Émile Erckmann qui lui avait dédié le conte *Le Combat de coqs ou le Hibou de la synagogue*. Celui-ci était prote au *Constitutionnel*. Chatrian lui apportait régulièrement des bouteilles de kirsch et s'informait de la date de parution de l'œuvre commune. Le metteur en page aida ses amis en usant d'un habile stratagème. Le dimanche 15 janvier 1860, il emmène déjeuner Joseph-Félix Haly, rédacteur au journal, et l'enivre. Il dit ensuite à sa direction qu'il n'y a plus de roman, le dernier feuilleton s'étant arrêté la veille. Il propose de remplacer le rez-de-chaussée vide par *Hugues-le-Loup* (Siebecker, 1889 : 2), qui sera dédié à Haly dans le recueil. La ruse fonctionne bien et Chatrian peut écrire à Erckmann : « *Hugues-le-Loup* est un succès ; je souligne le mot, un vrai

<sup>8</sup> Selon Louis Schoumacker, les deux correspondants désignaient aussi *Hugues-le-Loup* sous un autre titre *Waldeck* durant la rédaction de l'œuvre. *Waldeck* fut ensuite transformé en *Nideck* dans la version définitive.

<sup>9</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, vers le 1<sup>er</sup> décembre 1858.

<sup>10</sup> Peut-être l'idée du crime de Yéri-Hans de Nideck se répercutant sur ses descendants, rappelait-elle trop le 18 brumaire et le 2 décembre.

<sup>11</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, vers le milieu de 1859.

<sup>12</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, 7 avril 1859.

succès. Tous les rédacteurs du *Constitutionnel* sont enchantés ; il y a longtemps qu'ils ne s'étaient trouvés à pareille fête<sup>13</sup> » (Schoumacker, 1933 : 103).

On voit combien Chatrian faisait preuve d'une habileté commerciale dont Erckmann était dépourvu. C'est lui aussi qui prendra l'habitude de changer les titres entre la préoriginale et le volume afin de leurrer le lecteur qui croyait avoir affaire à de nouveaux récits : *Rembrandt* devient *Le Sacrifice d'Abraham* ; *Vin rouge et vin blanc*, *Le Bourgmestre en bouteille* ; *La Pie*, *Entre deux vins* ; *Le Tueur d'âmes*, *La Pêche miraculeuse* ; *L'Oreille de la chouette*, *L'Inventeur*. Même le roman *Le Fou Yégof* se transforme en *L'Invasion*, sans que la plupart du temps la lettre du texte n'ait été modifiée. Cette manœuvre purement commerciale, habile quoique peu honnête, ne serait jamais venue à l'idée d'Erckmann, pas assez terre-à-terre.

Comme l'écrivent Michel Lafon et Benoît Peeters dans leur essai (2006 : 136), « [d]orénavant, les prénoms s'effacent et les deux patronymes accolés font label, comme une signature unique en quatre syllabes, mélangeant mystérieusement les sonorités germaniques et françaises ». Mais, en 1862, les deux compères se demandent s'ils ne vont pas signer leurs œuvres à venir de leurs deux noms complets et remplacer le trait d'union par un « et ». Il semblerait que des amis bien intentionnés, dont Edmond About qui détestait Chatrian<sup>14</sup>, leur aient soufflé cette idée. Cependant, peu avant la publication de leur volume de *Contes des bords du Rhin*, Pierre-Jules Hetzel, leur éditeur, les met en garde :

Ce changement de signature sera considéré par les uns comme un relâchement d'amitié, par les autres comme un commencement de rupture. Je sais bien qu'il n'en est rien et que vous resterez unis dans la bonne fortune comme vous l'avez été dans les tiraillements de la lutte, mais mon impression personnelle ne changera pas l'impression produite sur le public et cette impression sera très fâcheuse. Du reste, vous ne tarderez pas à vous en apercevoir. La joie de vos rivaux, de vos ennemis, vous donnera la faute que vous avez commise. Ce n'est pas au moment décisif de la bataille qu'il s'agit de desserrer les rangs, sous prétexte qu'il tombe plus de boulets d'un côté que de l'autre. La personne qui vous a conseillé de signer Erckmann *et* Chatrian est un pire ennemi que tous les critiques malveillants de la presse parisienne. Elle vous coupe en deux, tandis que les critiques les plus rageurs ne peuvent que répandre votre nom et le grandir par les attaques (Schoumacker, 1933 : 118-119).

Hetzel conseille aux deux auteurs de rédiger une courte préface expliquant qu'ils sont deux écrivains sous une même signature. Le recueil *Contes des bords du Rhin*

<sup>13</sup> Lettre de Chatrian à Erckmann, 29 août 1860.

<sup>14</sup> About aurait dit à Erckmann en parlant de Chatrian : « voilà un monsieur qui fait payer cher ses services » (Schoumacker, 1933 : 119, note 105).

s'ouvre donc sur un texte indiquant qui ils sont. Ils rappellent leur amitié remontant à 1847.

Plusieurs critiques ayant exprimé le désir de savoir si *l'Illustré Docteur Mathéus, Maître Daniel Rock, les Contes fantastiques*, etc., sont l'œuvre d'un seul ou de deux écrivains, nous croyons devoir déclarer que nous sommes deux : Émile Erckmann et Alexandre Chatrian.

Cela ne nous empêchera pas de signer, comme par le passé, ERCKMANN-CHATRIAN, en considération de l'amitié qui nous unit depuis quinze ans, et du bon accueil que le public a fait, dès l'origine, à cette signature.

ERCKMANN-CHATRIAN

Paris, le 11 juillet 1862. (Erckmann-Chatrian, 2020 : 311)

La correspondance des deux hommes nous permet d'évaluer la place de chacun dans l'entreprise littéraire bicéphale : Émile a des idées, les soumet à Alexandre, les écrit et les fait lire à son collaborateur qui donne son avis, demande des modifications, puis place les œuvres dans la presse et auprès des éditeurs. Jusqu'en 1887, date de la brouille, Chatrian tient également les comptes du duo apparaissant sur un registre commencé le 12 juin 1861. Il inscrit toutes les sommes perçues des journaux et des éditeurs, et divise le total par deux en fin d'année. On y trouve ensuite trois colonnes : « Recettes communes », « Part des recettes d'Erckmann » et « Dépenses d'Erckmann » (Schoumacker, 1933 : 105, note 62). Chatrian n'écrit donc plus rien, mais remanie parfois avec l'aide d'Hetzel certains écrits :

Erckmann, qui écrit d'un seul jet avec une régularité d'horloge, n'aimait guère revenir, disait-il, sur « ses vomissements » ; mais Chatrian et Hetzel excelleront dans cette petite industrie qui décuple l'audience en ne mettant jamais tous les œufs dans le même panier [...]. (Rioux, 1989 : 52).

Contrairement aux frères Goncourt qui écrivent tous deux, l'entreprise de ceux que Pierre Larousse appelle « des frères siamois » n'est pas à proprement parler une collaboration littéraire. On serait bien en peine de trouver trace dans les manuscrits des récits des deux écritures de nos auteurs lorrains. C'est Erckmann qui écrit, à Phalsbourg ou à Paris, tandis que Chatrian travaille au Bureau des Chemins de fer de l'Est et, sur son temps libre, a le rôle d'agent commercial. Il est d'ailleurs un peu plus que cela puisqu'il donne son avis sur les écrits d'Émile. La correspondance nous permet d'y voir plus clair dans ce système mis en place par les deux amis.

Émile vit entre Phalsbourg et Paris, où il se rend de temps en temps. Il loue une chambre meublée dans le 10<sup>e</sup> arrondissement, près de la gare de l'Est pour être proche de son ami. Les journées se déroulent de manière immuable. Chaque matin, pendant qu'Alexandre est au travail, Émile reste à écrire. Les deux hommes se retrouvent pour déjeuner au Bouillon-Duval et discutent du sujet de l'intrigue en cours. Puis

Émile rédige un chapitre jusqu'à ce que Alexandre sorte du bureau à cinq heures. Ils se retrouvent autour d'un bock et lisent les pages écrites depuis la veille.

Alors, Chatrian exerçait ce qu'on peut appeler sa véritable collaboration. Elle était toute auditive et orale, consistant à écouter la lecture faite, à corriger, relire, amplifier ou réduire d'un commun accord les passages trouvés défectueux et, enfin, prévoir le développement des pages suivantes (Benoît-Guyod, 1963 : 106).

Il arrive quelquefois qu'Erckmann, sur le point de terminer un roman, souhaite le boucler rapidement et laisse ce soin à Chatrian. Bien qu'il dispose d'indications de la part de son ami, le résultat final n'est pas toujours heureux. Les fins de *Waterloo* et d'*Histoire d'un sous-maître* sont ainsi abruptes et détonnent avec le reste du roman.

Quand l'œuvre est prête, Chatrian se charge de toute la partie éditoriale. Ses employés de bureau recopient le manuscrit, ce qui économise sur les officines spécialisées. Il entre ensuite en relation avec les directeurs de journaux et les éditeurs, corrige les épreuves en temps voulu, soumet le livre à la commission de censure, tandis que son associé est à Phalsbourg et se décharge de toutes ces tâches matérielles sur lui. Chatrian gère aussi les comptes et achète des obligations sur le Chemin de fer de l'Est. Erckmann a donc pleinement confiance en Chatrian qui conserve même dans le coffre-fort de son bureau les documents importants. Ils s'étaient fait aussi une donation mutuelle entre vifs au dernier survivant.

En 1865, Hetzel lance les *Romans nationaux*, divisé en fascicules à 10 centimes, qui comprennent *Histoire d'un conscrit de 1813*, *Waterloo*, *L'Invasion* et *Madame Thérèse*. Les ouvrages sont bientôt illustrés par Édouard Riou et Théophile Schuler. Ces dessinateurs sont comme des collaborateurs supplémentaires. Erckmann apprécie particulièrement Schuler, d'origine alsacienne : « Je crois bien que, si j'avais su dessiner, je me serais rencontré presque toujours avec Théophile Schuler. C'est le plus grand éloge qu'un écrivain puisse faire de son dessinateur, qu'on appelle un peu témérairement son illustrateur » (Benoît-Guyod, 1963 : 127). D'autres collaborateurs viendront s'insérer dans le duo, ce qui provoquera sa dissolution.

Pour lors, la popularité des deux amis va croissant. Pierre Larousse (1866-1877 : 790-791) leur consacre un article de son *Dictionnaire* qui porte leur double nom, ce qui prouve qu'ils sont au sommet de leur art :

Désormais leurs deux noms n'en formeront plus qu'un ; deux plumes jumelles, couple mystérieux, mettront sous la même raison sociale le travail encore obscur, l'effort inaperçu d'où surgira ce romancier double, cette intelligence géminée dont s'honore aujourd'hui notre littérature. À partir de ce moment, la biographie de M. Erckmann est aussi celle de M. Chatrian. La science pourrait peut-être opérer la section des frères siamois ; mais la critique ne pourrait diviser ces deux esprits qui, en faisant jonction, ont produit des œuvres d'une unité si parfaite.

L'image de la gémellité et des frères siamois fera florès dans la presse. Les deux hommes utilisent leurs souvenirs de jeunesse pour les insuffler dans leurs romans et leurs récits courts. Ils ont donc désormais une biographie commune et leurs récits sont souvent rédigés à la première personne. L'association Erckmann-Chatrion passe pour un phénomène littéraire. Et Pierre Larousse (1866-1877 : 790-791) d'ajouter : « Nous croyons en avoir assez dit pour bien faire apprécier la nature exceptionnelle du talent de ces deux écrivains consciencieux, qu'on pourrait appeler les frères siamois de la littérature contemporaine ».

Il ne fait plus aucun doute à cette époque que le double nom Erckmann-Chatrion recouvre deux auteurs et qu'il y ait une collaboration littéraire. En octobre 1868, Hetzel leur fait signer un contrat d'exclusivité et achète « pour 120 000 francs leur propriété littéraire complète, passée et à venir » (Rioux, 1989 : 98). Néanmoins, il ne peut participer à l'écriture des romans comme il en a l'habitude avec ceux de Jules Verne, par exemple. Cette collaboration se matérialise en 1869 par l'achat d'une belle demeure au Raincy, agencée de manière à réserver un espace commun aux deux amis : le rez-de-chaussée ; le premier étage à Chatrion et le second à Erckmann. Le Tout-Paris de la critique et des arts afflue pour voir à quoi ressemble le phénomène bicéphale. Il ne rencontre sans doute que Chatrion, qui a toujours été l'homme public, Erckmann, le créateur, préférant se retirer dans ses appartements.

Le succès obtenu sous le Second Empire pour les romans perdure sous la Troisième République pour le théâtre. Adapter leurs récits à la scène est une idée de Chatrion, qui dut convaincre son ami Erckmann réticent. Leur renommée s'étend également à l'art dramatique, devenue l'affaire du seul Chatrion. Leur roman *L'Ami Fritz* fait un triomphe à la Comédie-Française en 1876, tant et si bien que Chatrion souhaite battre le fer et adapter d'autres récits. Suivront donc *Les Rantzau*, pièce tirée des *Deux Frères* en 1882 et d'abord refusée à l'Odéon. Un journaliste rappelle au sujet de cette comédie qu'Erckmann avait prévenu son collaborateur des risques pris au théâtre :

C'est bien fait ! écrivit immédiatement Erckmann à son collaborateur ; cela t'apprendra à vouloir faire du théâtre ; au lieu d'écrire tranquillement des romans au coin de ton feu, sans te soucier d'autre approbation que de celle du grand public, qui est loin de se montrer aussi exigeant que les directeurs ! (Ordonneau, 1882 : 2).

La pièce est finalement montée au Français. La critique est plutôt favorable et Jean Richepin (1882 : 2) désigne les auteurs comme « les Erckmann-Chatrion » :

Le temps et la place me font défaut pour parler maintenant comme il conviendrait de tous les détails de mise en scène, toujours si pleins de charme et de vérité chez les Erckmann-Chatrion.

On sait de reste comment ils s'entendent, et dans le roman, et sur les planches, à mettre en relief les choses familières, les menues habitudes, les tics même, des personnages. Ils sont les poètes intimes de l'Alsace.

« Les Erckmann-Chatrion » résonne comme une entreprise et un label connus, presque immuables. C'était sans compter que le théâtre, mais pas seulement, allait décider de la rupture du duo.

#### 4. La brouille et la séparation

Les ambitions théâtrales de Chatrion mènent l'association bicéphale à sa perte, bien qu'elles ne soient pas l'unique responsable du conflit puis de la séparation. Durant quarante ans, deux hommes signent d'un double nom recueils de contes, romans et pièces de théâtre. Leur succès intéresse les journalistes qui croient longtemps avoir affaire à un seul auteur, surtout lorsqu'ils apprennent la teneur de leur collaboration littéraire. Mais cette entreprise littéraire à quatre mains prend fin dans de douloureuses circonstances annoncées par une autre amputation, territoriale cette fois : celle de la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine.

La sérénité éprouvée dans la maison du Raincy est de courte durée. Durant la guerre franco-prussienne de 1870, Phalsbourg, en état de siège, est bombardée. Émile Erckmann retourne dans sa ville natale, désormais allemande, mais est contraint de la quitter et est recherché par la police du Reich pour crime de lèse-majesté. S'étant installé en 1872 à Saint-Dié chez un ami, Montezuma Goguel, il est à nouveau éloigné de Chatrion, resté à Paris. Leur collaboration aura lieu à distance, par lettres. De plus, Albert Delpit (1872 : 2) attaque violemment Erckmann dans un article paru dans *Le Gaulois* et intitulé « Le Patriote Erckmann ». Si la double signature est mise en cause – « Les écrivains siamois n'apparaissent guère dans mon esprit, pourtant, que comme l'antithèse complète de ce qu'on appelle le patriotisme » –, c'est surtout Erckmann, au nom à consonnance allemande, qui est accusé de germanophilie et d'antipatriotisme. L'article fondé sur une information erronée – « M. Erckmann épouse M<sup>lle</sup> Schwartz, une Alsacienne » (Delpit, 1872 : 2) – poursuit sur la mauvaise influence que les œuvres données pour les étrennes auront sur les enfants. Il achève sa critique sur une prédiction infamante : « En effet, S. M. l'empereur Guillaume ne peut faire autrement que de vous nommer tous les deux grand'croix de l'Aigle rouge ! Vous l'avez bien mérité ! » (Delpit, 1872 : 2). Même si les deux hommes font front, le duo commence à se fissurer.

Plus grave, une campagne diffamatoire est lancée dans *Le Figaro* par le chroniqueur Arthur Bucheron, alias Saint-Genest, qui s'était signalé par des attaques contre le ministère de la guerre. Cet ancien capitaine de l'armée impériale n'a pas supporté les critiques contre Napoléon III véhiculées par les romans nationaux d'Erckmann-Chatrion, en particulier *Histoire d'un Plébiscite*. Dans un article du 9 septembre 1876, il demande au Ministre de l'Instruction Publique l'interdiction de la pièce *L'Ami Fritz*,

susceptible selon lui de démoraliser les Français. Il va jusqu'à assimiler les auteurs de cette œuvre jugée subversive à deux espions prussiens. L'amalgame était facile mais les autorités ne cédèrent pas à la pression du *Figaro*. Pourtant, Erckmann est bien un patriote. En 1870, il a fait partie de la délégation d'Alsaciens et de Lorrains venue se plaindre, auprès de Jules Favre, du bombardement de la bibliothèque de Strasbourg. Il vit très mal son exil de Phalsbourg et refuse tout contact avec l'occupant, même à son neveu par alliance. En avril 1876, il lui écrit :

Monsieur,  
 J'ai quitté mon pays et ma famille pour ne pas subir la loi de l'étranger.  
 Quand l'Allemagne nous rendra l'Alsace et la Lorraine, non par force mais par esprit de justice, alors nous pourrons fraterniser ensemble.  
 En attendant cet heureux moment, je refuse et je refuserai toutes vos invitations, avec regret, car on me dit que vous êtes un homme de cœur et de talent.  
 Votre oncle

ÉMILE ERCKMANN<sup>15</sup> (Benoît-Guyod, 1963 : 186).

La correspondance d'Émile et Alexandre offre un précieux témoignage de la violente campagne de presse du *Figaro* et du *Gaulois* à leur encontre, les démêlés politiques des deux hommes avec leurs détracteurs.

Bientôt, les deux amis sont divisés politiquement. À l'origine, Erckmann-Chatrion sont patriotes mais pas nationalistes. Ils sont pacifistes et antimilitaristes. Ils acceptent qu'on prenne les armes pour défendre son pays mais non pour faire intrusion dans celui des autres. Les romans nationaux accusent surtout les dirigeants français, notamment Napoléon III, d'avoir entrepris et perdu la guerre, comme ils accusaient son oncle d'avoir sacrifié de nombreux Marie-Louise<sup>16</sup> arrachés à leur province et jetés sans préparation sur les champs de bataille. Reprendre les armes pour récupérer les provinces perdues serait une hérésie. Après 1870, Chatrian et Erckmann ont des conceptions différentes ce qui est l'origine de leur brouille de 1887. Ayant longtemps vécu à Paris, Chatrian est devenu nationaliste et pro-boulangiste. Il rêve d'une revanche militaire sur l'Allemagne, tandis qu'Erckmann a une position plus proche du républicanisme de son compatriote Jules Ferry. Pour lui, une nouvelle guerre avec l'Allemagne serait déraisonnable et la France regagnera sa grandeur perdue grâce à l'expansion coloniale.

Autre obstacle, de taille, le chaste Erckmann a rencontré Emma Flotat, gouvernante des Goguel, dont il a fait sa servante maîtresse. En 1881, s'étant brouillé avec son

<sup>15</sup> Lettre n° 96 d'Émile Erckmann au Dr. Ludewig, fin avril 1876.

<sup>16</sup> Nom donné aux jeunes recrues de 1814 appelées à servir par anticipation dans l'armée napoléonienne.

hôte Montezuma Goguel, resté en bons termes avec Chatrian, Émile Erckmann s'installe à Toul avec elle. Elle le met sans doute en garde contre Chatrian, qui s'occupe quasi exclusivement de transposer leurs œuvres à la scène : *Le Juif polonais*, *Les Amoureux de Catherine*, *L'Ami Fritz*, *La Taverne des Trabans*, *Les Rantzau*, *Le Fou Chopine*, *Madame Thérèse*, *Myrtille*. Les succès théâtraux n'intéressent pas Erckmann, dont les journaux soulignent qu'il n'a même pas assisté à la première de ces spectacles. C'est aussi à cette époque qu'Erckmann se rapproche de son neveu Alfred Erckmann. Chatrian a toujours eu une famille à Paris. Sa compagne, puis son épouse, Adélaïde Ribéron, lui a donné trois fils, tandis qu'Erckmann vit en célibataire, comme Fritz Kobus, le héros de *L'Ami Fritz*. Il a donc davantage investi dans l'amitié avec son collaborateur qu'inversement. En 1884, Alexandre Chatrian prend sa retraite des chemins de fer de l'Est et s'installe à Villemomble avec sa famille. Il s'est embourgeoisé et a un peu trahi les idéaux de jeunesse du duo. Suite à l'échec de *Myrtille* au théâtre en 1885, il quitte Paris pour Saint-Dié, dans les Vosges.

En 1886, un incident a lieu entraînant une dissension entre les deux amis. Le 8 février, Chatrian apprend à Émile que Hetzel a pris vingt dessins réalisés par le défunt Théophile Schuler pour *Histoire d'un paysan* pour illustrer l'*Histoire de la Révolution* de Michelet. Erckmann est furieux et l'affaire est soumise à Maître See, avocat à la cour d'appel de Paris, qui donne tort à Hetzel. Désormais, Chatrian cesse de gérer les comptes du duo. Alfred Erckmann s'occupe des affaires de son oncle. Il essaie d'éviter le procès car il n'est pas question d'étaler leur différend sur la place publique :

Il est de l'intérêt de tous deux, à mon avis, que tout cela soit réglé sans intervention étrangère, sans aucune arrière-pensée, avec le souvenir des longues et bonnes relations qui ont toujours existé entre vous.

Je m'efforcerai, en tous cas, qu'il en soit ainsi et vous pouvez m'y aider, en me confiant de votre côté la mission que je tiens de mon oncle. Le nom d'Erckmann-Chatrian doit conserver l'auréole de gloire dont il est entouré depuis tant d'années et ce sera le but principal de mon intervention<sup>17</sup> (Schoumacker, 1933 : 216).

La santé mentale de Chatrian se dégrade et, le 13 mars 1887, dans une lettre à Erckmann, il avoue qu'il payait des nègres pour les adaptations théâtrales sur la part de son collègue et ami.

Je lui [au neveu d'Erckmann] recommande particulièrement la question de collaboration et de soumettre sans pitié à ton avocat, tout ce qui ne paraîtra pas absolument clair. Voici du reste comment j'ai procédé :

Pour toutes les pièces que nous avons faites ensemble, nous avons chacun la moitié des recettes.

<sup>17</sup> Lettre d'Alfred Erckmann à Alexandre Chatrian, s.l., s.d., mais avant le 13 mars 1887.

Pour toutes les pièces que nous avons faites avec des collaborateurs, nous avons chacun la moitié de la part qui revient à Erckmann-Chatrian.

Pour toutes celles que j'ai faites seul, *L'Ami Fritz*, par exemple, j'y ai attribué la moitié des recettes. Tout cela est très régulier, mais voilà le point sur lequel j'appelle votre attention :

Pour les pièces que j'ai faites seul, avec un collaborateur qui ne signait pas (*Madame Thérèse* et *Les Rantzau*), j'ai prélevé la part de ce confrère sur la seconde moitié des recettes, après avoir prélevé la première moitié pour mon propre compte.

Ai-je eu tort ? ai-je eu raison ?

Au point de vue de la justice, cela ne fait pas le moindre doute. Ayant été seul à la peine, au travail, aux amertumes, j'avais le droit de prendre ma moitié d'abord et de payer sur l'autre moitié le confrère qui avait remplacé, dans la mesure de ses forces, mon collaborateur absent. Le contraire serait absurde.

Je crois donc avoir eu raison. Mais où j'avais tort, et je le reconnais, c'était de faire cela sans te prévenir. Là, j'ai commis une faute et je prie ton neveu de vouloir bien soumettre cette question à son avocat<sup>18</sup> (Erckmann-Chatrian, 2000 : 312-313).

Dans un mémoire fourni par Chatrian à Maître See, avocat d'Erckmann, la répartition est la suivante : part de Chatrian : 40 % ; part des collaborateurs anonymes : 33 % ; part d'Erckmann : 25 % (Schoumacker, 1933 : 212, note 81). Alfred Erckmann tente à nouveau une conciliation pour que rien ne filtre dans la presse : « Si l'affaire sort de mes mains, c'en est indéniablement fait de votre vieille amitié et tous les secrets de vos relations fraternelles, qui ont duré près de quarante ans, risquent d'être livrés en pâture à la badauderie et à la médisance des bons camarades<sup>19</sup> » (Schoumacker, 1933 : 216).

La collaboration Erckmann-Chatrian a été trois fois mise en péril par Erckmann lui-même. Dès 1852, Émile avait tenté de remplacer Chatrian par Achille Toupié. Plus tard, en 1869, il évente le secret du duo en affirmant au journaliste allemand Ernst Eckstein (1869) qu'il tient seul la plume :

Chatrian part tous les matins pour Paris à 8 heures et revient tous les soirs à 7. Au contraire, je suis à la maison chaque jour, du matin jusqu'au soir : vous pouvez en tirer la conclusion quand je vous dirai que Chatrian n'a pas tenu la plume depuis que nous travaillons ensemble. Oui, c'est ainsi, vous avez là tout le secret de l'unité du style dans nos romans, qui ne peut être niée par personne. Le style de tous nos ouvrages est le mien.

<sup>18</sup> Lettre n° 324, d'Alexandre à Émile, Saint-Dié, le 13 mars 1887.

<sup>19</sup> Lettre d'Alfred Erckmann à Alexandre Chatrian, s.l., s.d., mais après le 13 mars 1887.

Même si cette interview resta inédite du public français, le mystère était dévoilé. Le 28 novembre 1875, Erckmann, lors d'un dîner chez Bartholdi, répondit à Gambetta qui lui demandait « lequel de vous deux écrit ? » : « C'est moi<sup>20</sup> » (Schoumacker, 1933 : 192, note 11). Par ailleurs, d'autres incidents avaient préparé le chemin vers la séparation. Émile Erckmann n'avait pas apprécié le nouveau contrat signé avec Hetzel fils en 1884. Ce traité qu'il regrette d'avoir signé alors qu'il était diminué par la maladie ne le satisfait pas. Il n'était pas d'accord non plus pour que leurs romans et recueils soient mutilés pour en faire des œuvres destinées à la jeunesse.

Si l'écriture à quatre mains – en vérité surtout celles d'Erckmann – survécut à bien des épreuves, celle qui consistait à s'adjoindre les services de collaborateurs extérieurs au duo, entre 1882 et 1885, précipite la fin d'une amitié et d'un système fonctionnant depuis quarante ans. Les lettres échangées par les deux amis montrent combien Alexandre prenait soin de préparer le manuscrit et de corriger les épreuves<sup>21</sup>, d'orienter l'écriture d'Émile en lui suggérant des sujets<sup>22</sup>, et combien Émile s'en remettait totalement à lui<sup>23</sup>. Mais, en 1887, le temps de la confiance est passé. Le différend pécuniaire prend le pas sur l'amitié.

La brouille aurait pu s'arranger mais, le 19 août 1889, un long article calomnieux paraît dans *Le Figaro*. Intitulé « Erckmann & Chatrian » – l'esperluette remplaçant le trait d'union –, il est signé Auguste Georgel (1889a : 2-3), secrétaire de Chatrian.

Il nous a paru intéressant de publier dans le *Figaro* quelques détails curieux et inédits sur la rupture de la collaboration Erckmann-Chatrian, ces deux frères siamois qui ont remporté un si grand succès à la Comédie-Française, avec *l'Ami Fritz* – car la collaboration est irrévocablement rompue, et les causes qui ont amené cette rupture sont singulièrement bizarres.

Tout le monde sait que ces deux écrivains ont donné plusieurs pièces à différents théâtres [...] mais, ce que l'on ignore, c'est que Chatrian, aidé par quelques collaborateurs, tels que MM. Jules Barbier et Maurice Drack, a travaillé seul pour le théâtre, tandis que M. Erckmann y est resté complètement étranger. [...]

<sup>20</sup> Lettre d'Émile Erckmann à Alfred Erckmann, 23 novembre 1889.

<sup>21</sup> « Les épreuves de *Maître Fix* sont corrigées. L'ouvrage paraîtra lundi prochain. Je vais me mettre *au Chef de chantier* ». Lettre n° 55, d'Alexandre à Émile, Paris, le 24 janvier 1875 (Erckmann-Chatrian, 2000 : 60).

<sup>22</sup> « Ta proposition d'écrire des contes pour les enfants mérite réflexion ; j'y pense et je cherche des sujets ». Lettre n° 26, d'Émile à Alexandre, Saint-Dié, le 30 novembre 1872 (Erckmann-Chatrian, 2000 : 30).

<sup>23</sup> « Ce que tu peux penser je le pense aussi. Depuis longtemps nous sommes d'accord sur tous les chapitres importants ». Lettre n° 37, d'Émile à Alexandre, Saint-Dié, le 16 juin 1873 (Erckmann-Chatrian, 2000 : 45).

Aussi longtemps qu'il y eut des recettes fructueuses, Erckmann se contenta d'empocher la part que Chatrian lui faisait ; mais une fois le succès épuisé, l'excellent Phalsbourgeois chercha à Chatrian une querelle d'Allemand et lui dépêcha un neveu – son futur héritier, sans doute – M. Alfred Erckmann, membre du Comité-Directeur de l'Association générale d'Alsace-Lorraine. [...]

Et ce cupide, qui mange en Allemagne l'argent que Chatrian lui a gagné en France, ne serait pas un mauvais Français ?

Cette longue attaque *ad hominem*, qui accumule les contrevérités, est censée défendre Chatrian et le faire passer pour une victime d'Erckmann, assimilé, comme dans la campagne diffamatoire de 1876, à un méchant Allemand. Le 28 août 1889, *Le Figaro* publie l'entrefilet suivant :

Paris, 27 août 1889.

À Monsieur Magnard, Rédacteur en chef du FIGARO.

Monsieur et très honoré confrère,

Après huit jours de réflexion, M. Erckmann se décide à vous faire savoir qu'il va *déferer aux tribunaux* mon article du 19 août dernier.

M. Erckmann ne discute pas, il ne nie rien, il préfère ajouter aux 22,127 fr. 85 que Chatrian lui a donnés, les dommages-intérêts qu'il se propose de nous réclamer.

Donc, ce que nous avons publié est vrai.

Et, pour que le public n'en doute pas, voici la lettre que M. Chatrian vient de m'adresser :

« Paris, le 26 août 1889.

» Mon cher Auguste,

» Tout ce que vous avez dit dans le *Figaro* du 19 août est exact, tout !

» *Signé* : CHATRIAN. »

Entre la parole du patriote Chatrian et l'attitude d'Erckmann, le public jugera.

Agrérez, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes meilleurs sentiments,

Auguste GEORGEL (1889b : 5)

Depuis le 9 octobre 1889, Erckmann, qui n'a pas obtenu de visa prolongé pour résider à Phalsbourg, vit à Lunéville. En réponse à l'article diffamatoire de Georgel, il rédige un petit mémoire de mise au point sur leur collaboration : « Erckmann-Chatrian par Erckmann seul », resté à l'état de manuscrit et dont Louis Schoumacker donne de larges extraits dans son étude. Le 26 mars 1890, la IX<sup>e</sup> chambre correctionnelle de la Seine condamne Georgel pour diffamation à un mois de prison et 2 000 francs

d'amende, et *Le Figaro* à 500 francs d'amende, mais dédouane Chatrian, jugé irresponsable. Georgel et le journal font appel et, le 11 août 1890, la Cour confirme le jugement de la neuvième Chambre de verser 10 000 francs de dommages-intérêts à Erckmann. La séparation des deux hommes est désormais définitive, d'autant plus que Chatrian, très affaibli et dans le coma depuis un an, décède le 3 septembre 1890 à Villemomble.

Atteint de diabète, Erckmann continue d'écrire cependant mais bien qu'intéressantes, ses œuvres – *Fables alsaciennes et vosgiennes* (1895) et *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois* (1895) – n'ont pas la saveur de celles signées Erckmann-Chatrian. Le trait d'union de la signature était donc justifié. Émile Erckmann s'éteint à Lunéville le 14 mars 1899, des suites du diabète.

## 5. Conclusion

Le système créé par les deux provinciaux Émile Erckmann et Alexandre Chatrian, pour conquérir le monde littéraire parisien, a montré ses faiblesses. Il a été mis à mal par les bouleversements de l'histoire, l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, et la santé chancelante de Chatrian ayant porté un coup fatal au duo. Leur séparation se fit dans la douleur, sur fond de rancœur personnelle et politique. Le procès qui eut lieu tenta de déterminer la part de chacun dans la collaboration littéraire mais, s'il est évident qu'Émile Erckmann était le principal écrivain, les juges n'ont pas écarté pour autant Chatrian qui avait un rôle non négligeable dans la genèse de l'œuvre. En effet, à partir de 1872, les œuvres théâtrales publiées sous le double nom sont celles de Chatrian et de ses « nègres », tandis qu'Erckmann s'occupe seul des romans et des récits. Il est d'ailleurs étonnant que la collaboration initiale ait duré si longtemps malgré les pressions extérieures qui manquèrent à plusieurs reprises de faire éclater le duo. Le procès en diffamation intenté par Erckmann en 1889 n'eut pas un grand retentissement, concurrencé par des affaires criminelles qui défrayèrent la chronique telles que la malle à Gouffé. C'est une collaboration originale, car essentiellement orale et néanmoins longue, que celle d'Erckmann-Chatrian<sup>24</sup>.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARBEY D'AUREVILLY, Jules (1859) : « BIBLIOGRAPHIE. *Les Victimes d'amour (Les Amants)* par M. HECTOR MALOT. – *L'Illustre docteur Mathéus* par M. ERCKMANN-CHATRIAN ». *Le Pays*, n° 173, 22 juin, 1-2.

BENHAMOU, Noëlle (2020) : *Erckmann-Chatrian, conteurs et moralistes*. Paris, Les Belles Lettres.

<sup>24</sup> Cet article s'inscrit dans le cadre du projet de recherche *Escritura colaborativa decimonónica: estudio de una nueva perspectiva narrativa en la literatura popular francesa* (PID2021-123009NB-I00/MCIN/AEI/10.13039/501100011033/FEDER, UE).

- BENOÎT-GUYOD, Georges (1963) : *La vie et l'œuvre d'Erckmann-Chatrian : témoignages et documents*. Paris, Jean-Jacques Pauvert Éditeur, t. XIV.
- DELPIT, Albert (1872) : « Le Patriote Erckmann ». *Le Gaulois*, n° 1421, 29 août.
- ECKSTEIN, Ernst (1869) : « Ein Besuch bei Erckmann-Chatrian ». *Daheim*, VI<sup>e</sup> année, n° 5, 30 octobre.
- ERCKMANN, Émile (1843) : *Du recrutement militaire*. Saint-Nicolas-de-Port, Imprimerie P. Trelat.
- ERCKMANN, Émile (1855a) : « Le Bourgmestre en bouteille ». *Le Mousquetaire*, n° 50, 19 février, 3-4.
- ERCKMANN, Émile (1855b) : « Le Bourgmestre en bouteille ». *Le Mousquetaire*, n° 51, 20 février, 4.
- ERCKMANN, Émile (1856a) : « Le Bourgmestre en bouteille ». *L'Artiste*, 22 juin, 243-245.
- ERCKMANN, Émile (1856b) : « Le Bourgmestre en bouteille ». *L'Artiste*, 29 juin, 256-259.
- ERCKMANN, Émile & Pierre [sic] CHATRIAN (1848) : *Georges*, drame en cinq actes et deux tableaux. Saint-Nicolas-de-Port, Imprimerie P. Trelat.
- ERCKMANN, Émile & Alexandre CHATRIAN (2000) : *Correspondance inédite (1870-1887)*, édition par Stephen Foster. Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal.
- ERCKMANN-CHATRIAN, Émile (1850) : *L'Alsace en 1914*. Strasbourg, Silbermann.
- ERCKMANN-CHATRIAN (2020) : *Œuvres*. Édition par Noëlle Benhamou. Paris, Les Belles Lettres.
- GEORGEL, Auguste (1889a) : « Erckmann & Chatrian ». *Le Figaro*, 19 août, 2-3.
- GEORGEL, Auguste (1889b) : « Boîte aux lettres ». *Le Figaro*, 28 août, 5.
- KITTEL, Paul (2000) : *Émile Erckmann (1822-1899). Écrivain et citoyen*. Phalsbourg, Association Sauvegarde du Patrimoine.
- LAFON, Michel & Benoît PEETERS (2006) : *Nous est un autre. Enquête sur les duos d'écrivains*. Paris, Flammarion.
- LAROUSSE, Pierre (1866-1867) : « Erckmann-Chatrian ». *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Lettre E, vol. 7, 790-791.
- ORDONNEAU, Maurice (1882) : « Autour de la pièce *Les Rantzau* ». *Le Gaulois*, 28 mars, 2.
- RICHEPIN, Jean (1882) : « *Les Rantzau* ». *Le Gaulois*, 28 mars, 1-2.
- RIOUX, Jean-Pierre (1989) : *Erckmann et Chatrian ou le trait d'union*. Paris, Gallimard (L'un et l'autre).
- SCHOUMACKER, Louis (1933) : *Erckmann-Chatrian. Étude biographique et critique d'après des documents inédits*. Paris, Les Belles Lettres.
- SIEBECKER, Édouard (1889) : « Notes et souvenirs. [Erckmann-Chatrian] ». *La République française*, 1<sup>er</sup> septembre, 1-2.
- ZOLA, Émile (1865) : « Revue littéraire. Erckmann-Chatrian ». *Le Salut public de Lyon*, 29 avril, 3.
- ZOLA, Émile (1865) : « Revue littéraire. Erckmann-Chatrian ». *Le Salut public de Lyon*, 1<sup>er</sup> mai, 3.